

MARCEL AYMÉ

Le vaurien

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- ALLER RETOUR, *roman*.
LES JUMEAUX DU DIABLE, *roman*.
LA TABLE AUX CREVÊS, *roman*.
BRÛLEBOIS, *roman*.
LA RUE SANS NOM, *roman*.
LE VAURIEN, *roman*.
LE PUIITS AUX IMAGES, *roman*.
LA JUMENT VERTE, *roman*.
LE NAIN, *nouvelles*.
MAISON BASSE, *roman*.
LE MOULIN DE LA SOURDINE, *roman*.
GUSTALIN, *roman*.
DERRIÈRE CHEZ MARTIN, *nouvelles*.
LES CONTES DU CHAT PERCHÉ.
LE BŒUF CLANDESTIN, *roman*.
LA BELLE IMAGE, *roman*.
TRAVELINGUE, *roman*.
LE PASSE-MURAILLE, *nouvelles*.
LA VOUIVRE, *roman*.
LE CHEMIN DES ÉCOLIERS, *roman*.
URANUS, *roman*.
LE VIN DE PARIS, *nouvelles*.
EN ARRIÈRE, *nouvelles*.
LES OISEAUX DE LUNE, *théâtre*.
LA MOUCHE BLEUE, *théâtre*.

Suite de la bibliographie en fin de volume.

LE VAURIEN

MARCEL AYMÉ

LE VAURIEN

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1931.*

I

Je fis le désespoir de mes parents ce même jour d'avril où Jiquiaud, que je ne connaissais pas encore, fit le désespoir de son père. Jiquiaud m'a raconté depuis qu'il s'y prit simplement : il alla trouver son père dans son bureau, lui reprocha d'inqualifiables escroqueries et, avant de faire claquer la porte, jura de n'accepter jamais un sou de M. Jiquiaud mort ou vif. Comme il habitait Paris, il n'eut qu'à changer de quartier pour consommer la rupture.

Quant à moi, les choses n'allèrent pas aussi rondement. Les raisons de mon départ n'étaient pas si décisives non plus qu'il me fût possible de les servir à trac et de m'en aller par-dessus. D'ailleurs, ma grande indolence, accommodée aux molles habitudes de ma petite ville de province, me détournait de faire un éclat. Il ne fallait rien de moins, pour en amener le prétexte, que l'hostilité de mon père et cette curieuse indifférence de ma mère à mon égard, dont je les payais, l'un et l'autre, de retour.

Je n'ai pas de rancune contre ma mère. Si son amour m'a manqué, je serais injuste de le lui reprocher, car elle n'avait point de vocation à aimer personne. Elle craignait Dieu, les mites qui dévorent les vêtements, et l'époux que lui avaient choisi ses parents. Je n'ai pas connu son sourire et je crois qu'elle n'en avait pas. Il m'est arrivé de la prendre en pitié, lorsqu'elle égrenait son chapelet sous la table familiale en subissant la verve anticléricale de mon père, mais je suis sûr que ma pitié s'égarait ; les blasphèmes de mon père lui paraissaient dans l'ordre naturel des choses. L'expérience qu'elle avait du foyer sans joie où s'était écoulée sa jeunesse lui avait fait regarder le mariage comme l'accomplissement d'une obligation chrétienne, auquel une jeune fille doit s'attendre après avoir passé son brevet supérieur.

Je lui dois cette justice qu'elle ne voulut jamais me contrarier ; mais, lorsqu'elle rentrait de l'église, où elle s'allait prosterner avec cette grande faim des femmes maigres qui n'ont pas rencontré l'amour en chair, son regard se posait sur moi avec une sorte d'effroi, voire de scandale ; comme si j'eusse été le témoignage indiscret d'un consentement, qu'en dépit des permissions, elle ne trouvait pas bien propre tout de même.

Dans les querelles que mon père me faisait à chaque instant, elle n'intervenait pas ; son regard même n'avait point de ces encouragements timides, comme cela se fait assez ordinairement de mère à enfant. De cette sécheresse, je n'ai pour ainsi dire pas souffert ; peut-être dans ma première enfance, mais mes souvenirs n'y sont plus. Pourtant, j'ai en mémoire, lors-

que j'avais onze ans ou douze, certain soir de fièvre où je délirais dans la peur de mourir. Ma mère était à mon chevet, je lui tendais les bras en criant contre la mort. Elle prit mes deux mains qu'elle croisa sur ma poitrine et m'obligea de réciter un *confiteor* qu'elle épelaït devant moi. Si je n'avais été irréligieux déjà, j'en aurais gardé rancune à Dieu.

Son dévouement à mon père n'était pas tout à fait de crainte. Il y entrait je ne sais quelle admiration, peut-être superstitieuse, mais que rien ne justifiait à mes yeux, je le dis sans parti pris. Cette admiration ne fit jamais de grands éclats, il m'est arrivé pourtant d'en surprendre le reflet dans un regard de ses yeux mornes, par exemple lorsque mon père, au cours d'une discussion, m'opposait un argument avantageux dont le tour était justement propre à blesser la moins susceptible des consciences catholiques : car notre désaccord était si attentif que j'étais, athée, l'habituel défenseur des prestiges catholiques humiliés par mon père dont le tapage dissimulait un fond de religieuse benoîterie. A ce jeu, je le note en passant, j'avais assez d'esprit pour épauler la sainte église avec un bonheur presque constant ; il m'en restait même de quoi affecter toujours une hypocrite modestie. J'attendais généralement le sommet d'une péroraison pour formuler quelques arguments d'une manière brève, schématique, comme si j'eusse négligé d'exploiter à fond mon avantage. Cette sobre désinvolture irritait mon père. Il était resté, au fond, dans la tradition des gens qui éclairent leurs conceptions politiques ou religieuses en se jetant par la tête l'adultère d'une cousine éloignée — et je crois bien que ce fut

cette disposition de son caractère qui lui inspira de se jeter dans la politique.

Je ne puis fixer au juste à quel moment l'ambition lui vint d'être député. Lorsqu'il rentra de la guerre, avec plusieurs décorations, il fit d'abord une grande phrase où il était question « des fadaises que les femmes ont nécessairement inculquées aux enfants en l'absence des pères de famille ». Ma mère eut un hochement de tête pour consentir ; je sentis naître ma défiance.

Cinq années de vie d'officier au front avaient donné à mon père le goût de l'autorité à ciel ouvert, du vin bu à haute voix et des femmes entre deux trains. Revenu à la vie civile, il se fit aussitôt la réputation d'un galant homme et, sans savoir encore qu'il briguerait plus tard les suffrages des électeurs, prit l'habitude d'aller au café. A la maison, il accommodait ses vareuses d'officier en vestons d'intérieur ; et, de fait, il ne cessa pas tout à fait d'être capitaine. Son autorité contrôlait tout un rituel domestique, d'inspiration militaire, qui n'était pas sans agrément pour moi. Penché sur les casseroles de la cuisinière, comme il se penchait naguère sur la soupe de la roulante, il donnait un spectacle de bon comique.

Dans cette nouvelle atmosphère de discipline, ma mère se mit tout de suite au pas et joua le rôle d'une sorte d'infirmière major. Elle ne s'insurgeait jamais contre la règle, ou contre « les directives » du maître de maison. Une seule fois, depuis l'armistice, je l'entendis proposer la disgrâce des obus de soixante-dix-sept qui ornaient la cheminée du salon. Mon père

eut le sourire fier et mélancolique des incompris. Elle n'insista point.

Heureusement, j'ai reçu en partage de la nature une indolence que les disciplines n'entameront jamais. Au reste, je ne songeais pas à me révolter, car je suis toujours assez heureux pourvu qu'on me laisse ne rien faire et, pour des raisons égoïstes, mon père ne contrariait pas ma paresse. Cela ne devait pas empêcher qu'il m'en servît le reproche plus tard, mais tant que je demeurai à la maison, il vit de bonne volonté que je n'eusse point d'initiative à ses affaires où il entendait rester maître tout seul.

Je me serais accommodé de cet effacement avec modestie, si d'étranges lubies n'étaient venues à gâter le bon sens de mon père, qu'il avait gardé assez ferme pour l'ordinaire de la vie. Bientôt, il ne lui suffit plus que le souvenir de la guerre inspirât l'économie de son foyer, il voulut encore que son entourage en fût imprégné. En s'aidant des articles de fond des grands quotidiens et des discours de ministres en tournée, il forgea un répertoire où il essayait de concilier un patriotisme susceptible et certaines professions de foi humanitaires qui étaient les prémices de ses petites menées politiques. De toute cette éloquence, je n'ai guère retenu que le point de départ, mais je l'ai encore dans l'oreille. Mon père répétait couramment « que la guerre avait créé un nouvel état d'esprit », et il était très content. Ce nouvel état d'esprit, il l'explorait sans cesse, en utilisant un vocabulaire que les concierges négligent de retenir à la lecture de leur journal, mais qui l'enflait d'une vanité ingénue : Déchaînement des appétits, matérialisme

conditionné par les nécessités actuelles, orientation des générations d'après-guerre, changement de front économique, etc...

Malheureusement pour moi, mon père arrivait à cet âge où la plupart des hommes donnent dans le travers d'être didactiques, parce qu'il leur faut bien prendre avantage de quelque chose. En sorte que je n'étais pas un moment avec lui, qu'il ne voulût m'enseigner dans ces vérités importantes sur la guerre et l'après-guerre dont il s'était constitué un dictionnaire triste. Pris à cette rhétorique, il croyait que le monde avait eu son commencement au jour de la mobilisation, et mon indifférence en toute cette matière lui était un scandale.

— Je suis révolté par tant d'inconscience, disait-il à mon propos. Il est consolant de penser qu'à côté des olibrius de ton espèce, heureusement rares, il existe une jeunesse saine qui sait où elle va et qui n'oublie pas ce qu'elle doit à notre sacrifice.

Je ne me retenais pas toujours de hausser les épaules. Les olibrius de mon espèce, qui ont vu passer la guerre sans y prêter grande attention, ne sont pas aussi rares qu'il plaisait croire à mon père. J'ai connu la mobilisation et ses paniers de prunes, la fierté de savoir que mon père pouvait à chaque instant périr de mort violente, les offensives qui gonflaient les arbres de sève, et le monôme de l'armistice. Tout cela n'a pas tenu une grande place dans ma vie d'enfant et même dans ma vie d'adolescent. La réduction de la poche de Château-Thierry, dans un temps où j'en appréciais déjà la portée, me fit beaucoup moins de plaisir que le consentement d'une grande fille brune

dont la hanche, je m'en rends mieux compte maintenant, avait un peu trop de moelleux. Un jour où je me sentais en confiance avec mon père, j'eus l'imprudence de lui confesser cette faiblesse qui n'avait pas été avantageuse à mon inquiétude patriotique. Il eut un mouvement d'indignation et me dit avec une voix dégoûtée :

— Tu es ignoble, Bernard, ignoble.

Le soir même, mon père me donnait l'occasion d'une revanche. Au dîner, il informa que ses affaires l'appelaient en ville après le repas. Je ne sais pas ce que ma mère pensait de la nature de ces affaires-là; pour moi je n'ignorais pas de quelles galantes occupations il s'agissait. A l'instant de partir, mon père se trouva un peu embarrassé de prendre congé, comme si l'eût gêné le souvenir du reproche qu'il m'avait adressé quelques heures plus tôt. Je le considérais avec autant d'ironie qu'on en peut mettre dans un regard. Alors il donna quelques explications hâtives à ma mère et, poussant un profond soupir, murmura peut-être machinalement :

— La guerre a créé un nouvel état d'esprit.

J'éclatai d'un rire considérable, il sortit en me jetant un mauvais regard.

Ce fut à peu près vers cette époque qu'il forma le projet avoué de se présenter à la députation. Jusqu'alors, j'avais pris en patience ses développements sur la guerre et sur l'après-guerre, en considération de l'indulgence respectueuse qu'un fils doit à son père. Mais, à l'entendre énoncer des aphorismes et des professions de foi qui étaient au grand contraire de ses opinions d'antan, je ne pus lui dissimuler

combien j'étais blessé. Avec une énorme candeur, il m'objectait qu'il fallait bien se mettre dans le train des électeurs. Le fait est qu'il s'y mit très bien et très vite. Il roгна tout d'un coup sur ses inquiétudes patriotiques pour faire de la place aux déclarations humanitaires. L'état d'esprit né de la guerre, où il voyait hier l'assurance d'une politique extérieure vigilante, lui parut ouvrir des horizons de fraternité internationale. Les frontières devinrent une ligne idéale de conjugaison entre l'esprit pratique du Germain et l'intelligence primesautière du Français.

Cela n'allait pas qu'il ne fit beaucoup de bruit, mais seulement dans l'intimité familiale, contre les réductions du service militaire ou l'insuffisance des armements navals. Il ne se défendit jamais d'une rage sèche en lisant que l'Allemagne possédait le plus grand dirigeable du monde ou le meilleur coureur à pied sur quatre cents mètres ; et je suis sûr qu'en lisant le journal hebdomadaire du canton, il établissait l'excédent des naissances sur les décès avec une idée de tout derrière la tête.

Cette duplicité, où il donnait avec pertinence, m'était pénible. Je m'employai, autant que ma paresse m'en laissait, contre ses chances d'être élu. Au dehors, aussi bien qu'à la maison, je ne perdis guère d'occasions de le mettre en face de ses contradictions. Je le faisais sans tapage, de la manière sèche que j'ai dite ; aussi mes paroles n'avaient-elles point d'effet sur ses admirateurs, car la vérité à l'usage du commun sort des grandes gueules, et mon père avait ce qu'il en fallait. Je gagnai seulement d'aggraver à chaque

jour l'atmosphère de discorde où nous nous affrontions sous le moindre prétexte. Mon père entraînait dans de violentes colères auxquelles je mettais un point d'honneur à n'opposer que de saines raisons. Cela ne faisait que l'irriter davantage. Il eût souhaité me voir emporté à son exemple et tâchait à me mettre hors de moi en me poussant par des arguments d'une mauvaise foi outrée. Mais je sus à tout moment garder ma tête froide et, comme mon père avait trop d'orgueil pour jamais convenir de ma supériorité, toujours lui semblait-il que je manquais aux règles honnêtes de la controverse qui étaient, à son juger, de crier très haut.

Ces querelles n'étaient pas propres à réchauffer l'ardeur de cette affection déjà tiède qu'il me portait dans le passé. Ce n'était pas qu'il manquât de générosité, il en était capable avec emportement ; mais il fallait qu'il en fût payé d'une manière sensible. Et moi, alors que j'étais enfant, j'avais déçu sa fierté. Mon père rêvait d'un gros joufflu qui fît des mots drôles et remportât les premiers prix de sa classe. J'étais un gamin sans couleurs, morose ; au lycée je redoublais toutes les classes, et il n'était rien, dans ma maigre personne, dont il se pût prévaloir en orgueil. Son affection ne s'épanouit vraiment que pendant ces quatre ou cinq années de guerre qu'il passa loin de moi. La tendresse paternelle faisait partie du bagage sentimental des mobilisés, et mon père entretenait l'illusion qu'il m'aimait, jusqu'à être parfaitement sincère. De mon côté, je n'étais pas insensible à l'image héroïque que les journaux illustrés me proposaient de mon père. Je lui vouais un senti-

ment d'admiration attendrie. J'ai dit comment il me déçut. La déception fut réciproque.

Dans le courant ordinaire de la vie, je suis d'un naturel nonchalant, plutôt réservé ; ma franchise, par cela même qu'elle va sans fracas, peut paraître sournoiserie. J'ajoute que j'ai les épaules assez étroites, d'un intellectuel moyen. Mon père ne retrouva point le fils que son orgueil avait souhaité : abondant en gueule et en épaules, qui sût tout à la fois reviser un moteur, trousseur les filles et réfuter grassement le dogme de l'infailibilité du pape ; un costaud débrouillard, « capable de se mesurer avec les dures réalités d'après-guerre ». Cette mauvaise impression qu'il eut à mon abord fut le départ d'une mésentente qui aboutit bientôt à un état d'hostilités ouvertes. Il prit l'habitude de m'appeler salopard ou hypocrite à chaque fois qu'il s'enferrait sur la pointe de mes objections. A la violence des épithètes qu'il me donnait, je pouvais connaître que mes raisons l'avaient touché au vif. Lorsqu'il se sentait mal à l'aise dans nos discussions, il lui arrivait de s'en prendre à ma mère qu'il accusait d'avoir gâté le bon sens de leur fils avec des niaiseries de confessionnal, quoiqu'il n'ignorât pas de mon indifférence religieuse. Son éloquence y trouvait aussi un prétexte contre l'église catholique, car il s'habitua progressivement, en vue des élections législatives, à une attitude anticléricale. Il en avait au cœur un remords inavoué, à cause d'une croyance qu'il avait gardée dans ce paradis guerrier, d'importation allemande, qui avait attendri la France 1914-18 avec la complicité des autorités préposées au « moral » de la nation armée. C'est pourquoi, dans

l'intimité familiale, il ne condamnait pas absolument le catholicisme, justiciable, disait-il, d'une interprétation rationnelle. A cet endroit du discours, ma mère levait sur son époux un regard de reconnaissance admirative, trouvant qu'il était très bon de consentir à Dieu une place dans l'état d'esprit né de la guerre. Mais la liberté philosophique de mon père éclatait tout aussitôt : l'église romaine n'était à ses yeux qu'un domicile de la divinité entre beaucoup d'autres, la théorie des saints rien de plus qu'une galerie décorative. Quant à lui, sa mystique rationnelle eût été aussi à l'aise au temple ou à la synagogue.

Cette foi éclairée lui donnait toute liberté pour considérer ce qu'il appelait les mystères accessoires de la religion sous un aspect humoristique et toujours offensant pour les convictions de sa femme. Tandis qu'il faisait raison de la baleine de Jonas, du haut de ses certitudes biologiques, ma mère s'absorbait en prières, courbant son échine maigre que ce satanisme de chambrée secouait d'un frisson peut-être délicieux.

Ce matin d'avril qui me fut décisif, mon père était très monté contre moi, à cause d'une méchante plaisanterie que je lui avais faite.

La veille après-midi, passant dans la rue principale de la ville, je l'avais vu entrer au café dans la compagnie d'Antonin et du sous-préfet. Antonin est connu dans la région, sa lanterne attire plus d'un papillon de nuit et à juste titre ; l'établissement est propre, les pensionnaires savent quels égards sont dus au rang et à la fortune, la patronne est d'un enjouement toujours égal. Antonin s'est acquis une aisance assez

considérable. C'est un homme qui voit beaucoup de monde et, par là, dispose d'une influence politique importante. Il faut le dire, son influence n'est point corruptrice comme il se voit, hélas, trop souvent, elle s'exerce d'une manière tout à fait saine, par l'effet d'une considération générale qui tient à l'habileté, au bon sens, et à la courtoisie de cet heureux commerçant. Je m'édifiai donc sans malice au spectacle bonhomme et confortant, de ce maquereau qui poussait mon père et le sous-préfet dans l'entrebâillement d'une porte de café, avec des claques d'amitié sur les omoplates. C'est une opinion trop répandue que les sous-préfets ne sont occupés que d'aimables travaux littéraires. J'étais tout heureux d'en voir un qui donnât la mesure de son dévouement à la cause du bien public en préparant de bonnes élections.

Le soir, mon père parut au dîner en excellente humeur. Vers la fin du repas, il nous fit part de ses vues optimistes sur les élections à venir.

— Je donnerai du fil à retordre à Margelin. D'abord, il n'est pas sûr qu'il ait dans sa manche toute la cléricaille...

Lorsque mon père s'exprimait un peu cavalièrement sur l'église militante, j'avais l'habitude de chercher sur le visage de ma mère un jeu de physionomie qui marquât son improbation. Cette fois encore, je fus déçu. Le mot de cléricaille ne la fit pas sourciller, j'en eus une ombre de ressentiment.

— Vraiment, poursuivait mon père, j'ai les meilleures raisons de croire que la cléricaille ne donnera pas tout entière du même côté. Cette après-midi,

MARCEL AYMÉ

Le vaurien

Bernard est un garçon doux, honnête et sincère, qui n'a point de vocation à voler son prochain, ni à vivre aux crochets d'une dame un peu mûre. Ce qu'il en fait n'est que par un scrupule d'affection : brouillé avec son père, il se prend d'une tendresse filiale pour un homme bon, affectueux, et qui, à l'usage, se révèle un gredin. Tandis que son père d'élection est sous les verrous, Bernard, pour le mettre à l'aise, s'applique à devenir une crapule. Ce parti pris, d'une abnégation et d'une discrétion si parfaites, si touchantes, n'est d'ailleurs que le couronnement d'une aventure abondante. A propos d'un pommier, Bernard quitte son père, qu'il aura, plus tard, la douleur de voir réussir dans une entreprise importante. Il se lie d'amitié, se délie, trouve un second père, couche avec une fille pour lui apprendre à être honnête... Toujours sans enthousiasme ni égoïsme, il entre en relation avec un revenant, soigne un malade et l'assassine sans y penser. Tous les événements qui dirigent sa vie sont des accidents. Il ne choisit guère. C'est un garçon bousculé, qui rate sa vie à chaque instant, car il est né pour accomplir l'existence merveilleuse des paralytiques incurables, qui est une belle ligne droite jusqu'à la chute. Notons avec satisfaction que l'histoire du *Vaurien* est d'une haute moralité. On y voit un fils désobéissant tomber dans les plus funestes erreurs.



9 782070 203871



31-IV A 20387 ISBN 2-07-020387-5

Extrait de la publication